Françoise Giroud a vu au Brésil 500 milliardaires, deux petits noirs nommés de Gaulle et Maria Félix désespérée

Il pleut. Nous avons quitté Buenos-Aires il y a quatre heures par 40° degrés à l'ombre, pieds nus dans des sandales et maintenant il fait froid. Les nuages sont si bas que l'avion hésite à les percer. Quand ils se déchirent, de hautes montagnes menaçantes surgissent.

L'hôtesse de l'air annonce que nous ne pourrons pas atterrir à l'aérodrome régulier et que nous partons vers un terrain militaire.

Quoi, le Brésil, ce ciel d'angoisse ? Ce décor de fin du monde ? Ces collines aux flancs rouges comme si la terre saignait sous les coups des bâtisseurs ? Et à la douane ces visages fermés sous des parapluies ouverts ?

— Monsieur, je voudrais ma valise... J'ai froid.

J'ai parlé espagnol. L'employé me regarde sans comprendre. Français ? Anglais ? Inutile, le portugais ne ressemble à rien. Mais lorsque j'arrive enfin à me faire comprendre par gestes, un sourire éclaire enfin le visage de mon interlocuteur. Je viens de lui faire, involontairement, un grand plaisir en disant : « Il fait froid ».

L'hôtel ne date que d'hier

J'apprendrai plus tard que la suprême courtoisie consiste ici à porter manteau, bas et chapeau, à nier en somme que l'Equateur n'est pas loin.

Une route cahoteuse et détrempée nous mène à travers un désert rouge. Et brusquement, c'est Sao Paulo. Mille gratte-ciel plantés sans ordre apparent, des cheminées d'usines, des hommes pressés, des femmes pressées, des automobiles pressées, des grappes de noirs accrochés aux tramways bondés et pressés. Et on roule, et on roule encore, et c'est plus loin, toujours plus loin. Le chauffeur ne sait pas où se trouve l'hôtel. Quand nous y arrivons enfin, il explique : il y a huit jours l'hôtel n'existait pas. A cette place il y avait un trou. Maintenant il y a quatorze étages, et il ne manque pas un bouton d'ascenseur !

Sao Paulo, ville inhumaine, n'est faite ni pour les touristes ni pour les poètes. Son cœur d'acier, gros de 34.000 usines, ne bat que pour l'argent. Un building sort de terre toutes les cinquante minutes. Un nouvel habitant arrive toutes les cinq minutes. Un avion décolle toutes les trois minutes. Sept cent mille ouvriers ont fabriqué, l'année dernière, dix millions de chemises, deux millions de pneus, un million de pistons pour automobiles, ont ainsi enrichi un peu plus les quelque cinq cents « Paulistes » dont la fortune dépasse le demi-milliard et qui étaient pauvres il y a dix ans.

Mais l'affolant est que le promeneur le plus ignorant de ces détails les pressent, les devine en une demi-heure de marche à travers la ville, rentre oppressé, assourdi, angoissé.

A la nuit tombante, je cherche l'hôtel. Toutes les rues se ressemblent, les magasins sont fermés depuis six heures, à qui demander sa route ? A ce passant qui va un peu moins vite que les autres... Mais il est Japonais — ils sont plusieurs dizaines de mille à Sao Paulo — il ne comprend pas, il s'éloigne... C'est autre est noir. Il soulève poliment son chapeau, mais il ne connaît pas l'hôtel... Celui-là qui a l'air si misérable parle l'italien... Sauvée... Il hèle pour moi une Bulck étincelante : c'est un taxi.

D'où vient-il cet Italien ? De quel petit village de la douce campagne romaine ou florentine est-il venu, fasciné par l'histoire de Jeromias Lunardelli, l'employé de ferme, qui est arrivé à quatorze ans, ne sachant pas lire et qui possède aujourd'hui la deuxième fortune du Brésil, une fortune toute en café ? Ou par l'histoire de Francisco Matarazzo, le colporteur dont le fils règne aujourd'hui sur trois cents usines et possède une fortune personnelle de 40 milliards ?

Matarazzo est, à cinquante et un an, l'un des rois de Sao Paulo. Outre un titre de comte accordé par Victor Emmanuel III vers 1916, il a hérité de son père une fortune qu'il a multipliée au point de devenir aujourd'hui l'homme du monde qui touche les plus gros revenus. Le fisc sévit si peu au Brésil... Il vit dans un palais de marbre, servi par trente domestiques.

Il y a aussi Baby Pignatori, le constructeur des Paulistinhas, avions de tourisme à un moteur dont les hommes riches se servent au Brésil comme on se sert en France d'une Citroën. A trente-quatre ans, Pignatori vient de faire construire une maison qui lui coûtera un demi-milliard...

Il y a Adhemar de Barros, qui fut gouverneur de l'Etat de Sao Paulo jusqu'en 1950, qui « vaut » douze milliards disent les uns, vingt milliards, disent les autres. Mais à ce point-là, est-ce que ça compte ? Il a fait sa fortune dans les textiles et s'est acheté, pour mener sa campagne électorale, quarante avions.

Tous les habitants de Sao Paulo connaissent ces noms et bien d'autres qui s'écrivent en lettres d'or

Alors on vient de partout à Sao Paulo.... On se lève à six heures du matin, on échafaude des combinaisons dans un tourbillon de travail, on jongle avec des chiffres, des tracteurs, des tonnes de sucre... ou bien on est ouvrier chez Matarazzo et on fait la grève parce qu'on est mal payé.

Sur les chantiers un panneau se dresse : Jacques Pilon, architecte. Un Français. Il a construit la moitié de la ville. C'est aussi un technicien français qui nous reçoit à la Télévision, mais c'est un journaliste pauliste qui m'interroge.

Les dangereuses nuits de Sao-Paulo

— Que pensez-vous du Brésil ?

C'est le piège, l'involontaire piège sud-américain dans lequel tombent tous les Français. La critique, et plus encore l'auto-critique nous sont si familières que nous mesurons mal la portée de la flèche la plus caoutchoutée. Mais quelques semaines sur le continent m'ont appris que la langue du cœur des autres est décidément la plus difficile des langues étrangères et qu'il faut la parler avec circonspection.

D'ailleurs Sao Paulo n'est qu'un visage de ce Brésil grand comme l'Europe, le visage de l'avenir peut-être. Dans une boîte de nuit tenue par un Français, le patron essaye de nous faire plaisir en chantant « Ménilmontant ». C'est tragique. L'endroit est sinistre à souhait, avec des inscriptions grivoises sur les assiettes, rédigées en français.

Que font-ils donc le soir, pour se distraire, les gens riches de cette ville riche ? Ils restent chez eux, dans leur palais.

Pourtant, nous en rencontrons quelques-uns dans une autre boîte. Les femmes sont ravissantes, parfaitement élégantes, toutes en noir dans des robes de Paris. L'homme le moins jeune, le plus lourd, se transforme en liane pour danser la samba. Ce grand gaillard blond, assez beau, c'est le prince de Bragance, prétendant au trône du Brésil, frère de la comtesse de Paris, le dernier descendant des empereurs du Brésil auxquels on retire poliment leur sceptre en 1889. La salle est jolie, l'orchestre excellent, le champagne frappé. A minuit on pourrait se croire à Montmartre. Mais à quatre heures du matin, on est au Brésil. Les danseurs ont à peine bu, pourtant ils sont ivres. Ivres de rythme, de danse, de ces airs obsédants qui traversent les hanches avant les oreilles. Un ami brésilien me présente un monsieur, nous bavardons quelques minutes et, brusquement il me saisit le poignet, m'entraîne sur la piste. Exaspérée par cette désinvolture, je le repousse et rejoins dignement notre table.

— Vous avez blessé ce monsieur de telle sorte qu'il ne vous pardonnera jamais, me dit-on.

— Quoi ? C'est un comble ! Il se jette sur moi, il....

— Vous l'avez provoqué.

— Provoqué ! J'ai échangé dix phrases avec lui, et quelles phrases ! Il m'a renseigné sur les incidences du pétrole dans l'économie mondiale. A propos, en 1951 on a foré 320 puits au Brésil.

— Mais vous lui avez parlé en le regardant dans les yeux, vous lui avez même souri, vous avez accepté qu'il remette sur vos épaules le châle qui glissait. C'était plus qu'il n'en fallait pour justifier un geste. Une femme qui se conduit ainsi autorise toutes les privautés.

Une fois informée, il semble très simple de se tenir sur une prudente réserve. Mais l'habitude de chercher en parlant le regard de son interlocuteur ne se perd pas facilement. Et passé minuit, quinze jours avant le Carnaval qui montre déjà le bout de son masque, il vaut mieux ne pas jouer à ce jeu-là.

Mon « danseur » a trouvé une autre partenaire. Il ne quitte pas la piste. Ses épaules sont soulevées par ce tressaillement horizontal qu'aucun Européen ne sait imiter, son visage d'homme d'affaires anglo-saxon est devenu presque beau, éclairé par une sorte d'extase... Il est cinq heures du matin. A huit heures, il sera à son bureau et achètera dix mille locomotives. A moins qu'il ne les vende. A Sao Paulo on se lève tôt, à Sao Paulo on travaille, à Sao Paulo on produit — 62 % de toute l'industrie brésilienne — à Sao Paulo on n'a que faire des étrangères curieuses, des touristes flâneurs : qu'ils aillent donc flâner à Rio, ou chercher le pittoresque sur les rives de l'Amazone.

Voilà ce que crient tous les visages des paulistes, toutes les pierres de Sao Paulo où le ciel lui-même a pris la couleur de l'argent.

L'aéroport, c'est la gare Saint-Lazare. Le public, celui des trains de banlieue. Il prend l'avion comme on prend l'autobus. Rio est tout près : 400 kilomètres. On y va comme les Parisiens vont à Rambouillet, en une heure, et l'avion vous dépose au centre de la ville.

Tout ce qu'on a dit sur la baie de Rio est faux. C'est encore plus beau que ça. Une ville. Rio ? Plutôt une fastueuse guirlande tressée par les mains divines, un somptueux et mol ourlet blanc piqué de points roses, bleus, jaunes, qui s'élève entre l'écume de la mer et un rideau sombre de montagnes farouches.

Ce corset de pierre et d'eau que lui fait la nature, Rio essaye de toutes ses forces de le faire craquer. On construit sur la mer, on fait sauter des pans de montagne, mais faute de pouvoir s'étaler librement, la ville pousse en hauteur, les étages jaillissent des étages.

On reçoit Rio comme un coup de poing entre les deux yeux.

Dans le centre, la circulation est si dense, si bruyante entre les longs immeubles lisses, qu'on hésite à traverser une rue. Asphyxiée par les gratte-ciel, une toute petite église rose, baroque du XVIIe témoigne de l'occupation portugaise.

Les voitures bondissent entre les somptueux trottoirs de mosaïque. Notre chauffeur noir porte une élégante casquette. Mais il conduit pieds nus : il s'est déchaussé.

La jeune femme énergique qui m'accompagne me confie qu'elle poursuit ses études d'ingénieur en aéronautique. Mais quand le chauffeur se trompe de route, ele a un geste d'énervement, se reprend et murmure :

— J'appartiens au roi Olon..., le roi de la colère... Je dois me maîtriser...

Voici comment Bellus voit Françoise Giroud découvrant a Croix du Sud.

Et de cette allusion mystérieuse à quelque mystérieuse croyance, elle enchaîne en critiquant la loi qui interdit encore le divorce au Brésil.

Prolongeant Rio, la plage de Copacabana est ourlée d'hôtels luxueux. Mais en tournant la tête on aperçoit, tout près, à cent tours de roue, des grappes de cahutes accrochées au flanc des collines. Ce sont les « favellas ». Là vivent des milliers de noirs, à cinq cents mètres de la piscine du Copacabana Palace, les habitants des favellas doivent encore aller chercher à la ville l'eau qu'ils transportent dans de vieux bidons de conserve. Là où l'on commence à raser les favellas, les noirs passent brusquement de leur cabane dans des gratte-ciel.

Aucun racisme ne déshonore le Brésil, qui compte aujourd'hui 60 % de blancs. S'il montrait le bout de l'oreille, ce serait à Sao-Paulo, où un grand hôtel crut opportun de refuser des chambres à Katherine Dunham et sa troupe. Une loi fut aussitôt votée punissant par cinq ans de prison ce genre de crime.

C'est un journaliste noir, fin et grave, qui me donne ces détails dans l'autocar qui nous conduit à Tijuca, où le ministre de l'Agriculture nous a priés à déjeuner. Nous venons de quitter Copacabana, ses boutiques raffinées, ses façades éclatantes : cinq minutes de conversation m'ont absorbée. Je tourne la tête : nous sommes dans la jungle. Arbres géants, plantes géantes qui mangent la route étroite, fleurs inconnues écloses en quelques heures tissent une fantastique prison verte.

Dans leur veine coule le soleil

L'exubérance de la nature est telle que si l'on coupe une branche d'arbre pour en faire, par exemple, un poteau indicateur, le poteau continue à donner des feuilles un mois après avoir été séparé de l'arbre.

Cette sève dynamique, il semble que chaque Brésilien en détienne une parcelle ardente. Mais dans ses veines coule aussi le soleil. Et c'est ce mélange de force explosive et de douceur nonchalante qui fait le charme inconnu du Brésil.

Du creux de cette jungle où nous avançons s'ergit un restaurant de grande tenue. Notre hôte, le docteur Grilo, spirituel et éloquent comme le sont tous les Brésiliens cultivés, règne sur un ministère considérable, puisque sur 50 millions de Brésiliens 35 millions vivent des travaux de la terre. Et la moitié du Brésil est encore inexplorée. Quelles nouvelles richesses en jailliront lorsque l'homme la violera enfin grâce à la puissance mécanique dont il dispose maintenant ?

On nous prie de dire quelques mots pour la radio. Nous sommes si enthousiasmés par ce que nous avons vu du pays que nous nous sentons un peu ridicules dans notre abondant lyrisme. Mais lorsque les Brésiliens nous répondent, nous nous apercevons que nous avons dû leur paraître secs et brefs. Ils parlent de la France que la plupart ne connaissent pas, comme les aveugles parlent de la lumière. Ils déploient un véritable éclat oratoire où rien ne manque, pas même l'humour.

Bien sûr, il y a encore des millions d'illettrés et dans certains restaurants bon marché le garçon chante le menu parce que les clients ne savent pas lire. Mais l'élite brésilienne a pâlé avidement aux sources françaises.

Nous retrouverons la même délicatesse, la même drôlerie légère dans l'accueil du président de la République, Getulio Vargas. Il nous attend dans sa résidence d'été, à Petropolis, où il fait presque frais.

C'est à Petropolis que Stefan Zweig s'est suicidé pendant la guerre. La nature est ici d'une beauté écrasante. Au creux d'une vallée où il pleut 300 jours par an, un marchand de bétail devenu richissime a fait édifier un hôtel monstrueux à l'intérieur duquel on peut patiner, canoter sur un lac artificiel, aller au théâtre, au cinéma, émettre des messages radio et rester pétrifié en découvrant au milieu des assiettes, au centre du hall grand comme la Galerie des Glaces, sur le rabat des draps, au bord des cendriers et jusque sur les verres, un Q monumental. L'hôtel s'appelle Quitandinha... et se sert largement de son initiale. L'ensemble a coûté 15 milliards. Une bagatelle lorsque la salle de jeu était ouverte. Maintenant, les jeux sont interdits, et ce caravansérail risque de périclitter parce qu'il y faut autant de domestiques que de clients. On en sort hagard, accablé, heureux de retrouver la maison de dimensions normales où nous reçoit le président Vargas.

La présence de la France

Sa fille Alzira, brune, vive, est près de lui. Elle a toujours été près de lui, même ce jour de 1938, où les « chemises vertes », les fascistes, on essayé de tuer le président dans son jardin. Elle a saisi un fusil et elle l'a défendu. Maintenant, elle est la femme du gouverneur de l'Etat de Rio, l'un des 27 Etats qui composent le Brésil, mais elle travaille toujours auprès de son père.

Avec une gentillesse de cœur très brésilienne, elle a choisi de porter pour nous rencontrer une robe aux couleurs françaises, blanche semée de bouquets bleus et rouges.

C'est encore en hommage à la France que l'homme qui règne sur vingt-huit quotidiens, cinq hebdomadaires, dix-neuf stations de radio et les plus grandes stations de télévision, a choisi de devenir milliardaire, puissant et illustre sous le nom de Chateaubriand.

Tout le monde l'appelle « Chateaubriand ». Son vrai nom est Bandeira de Mello. Ce petit homme ardent, impertinent, passionnant, récite Baudelaire, achète à Paris des Rodoir pour le musée qu'il a fondé à Sao-Paulo, et à New-York les plus grandes machines du monde pour l'impression des journaux en couleur, court l'univers sur son avion personnel, s'apprête à devenir sénateur de l'Etat où il est en train d'installer une gigantesque usine de pâte à papier

C'est aussi en hommage à la France que deux enfants noirs, nés en juin 1940, ont reçu le prénom de « De Gaulle ».

Nous quittons Rio quelques jours avant le carnaval, qui accroche déjà ses masques et ses oripeaux dans tous les magasins, du plus humble au plus riche, qui déchaîne déjà, de l'aube à l'aube, ses sambas, qui s'annonce déjà au « Bal des Goujats », où les hommes priés de venir « bien accompagnés » se jettent au visage des tampons imbibés d'éther, arrachent de son fauteuil un paralytique hilare qui veut, lui aussi, danser. Dans toutes les boîtes, les orchestres jouent sans interruption. Ce sont les danseurs qui s'arrêtent de temps en temps pour reprendre haleine, et ils repartent. Entre deux sambas, j'entends tout à coup une sérénade de Schubert... Le pianiste chantonne, en allemand. C'est l'auteur de *Lily Marlène*, la fameuse chanson de la guerre. Dénazifié, il a émigré au Brésil, avec sa femme et ses enfants. Il vient de composer l'hymne des parachutistes brésiliens. Il attend que l'Amérique et l'Angleterre déboulonnent les droits d'auteur qu'il a accumulés dans ces deux pays avec sa chanson.

Mais qui ne rencontre-t-on pas ici ? Un garçon coiffeur de la rue Pierre-Charron, qui roule dans Rio en Bulck... Une star mexicaine désespérée. Maria Félix-Messaline, parce qu'en dépit du respect dû à sa gloire la direction du Copacabana Palace refuse d'héberger son chien... Et, au cœur du Brésil, les Indiens tirent encore des flèches sur les avions qui passent !

Un dernier regard sur le Christ de 35 mètres, crucifié en plein ciel... Dans vingt-quatre heures, retrouvée après un voyage de 25.000 kilomètres, ce sera l'Europe, la petite Europe où tous les jeux sont faits en face de cet immense tapis vert où la mise est encore libre, où tout est possible, où tout est à faire, à espérer, à découvrir, à posséder, où le monde appartient à ceux qui savent le prendre.

Mais encore faut-il avoir envie de le prendre.

le fameux numéro spécial
DES COLLECTIONS MODE DE PRINTEMPS
52 DE ELLE
est paru
130 MODÈLES DE GRANDS COUTURIERS
le mieux documenté
le plus clair
64 PAGES . 5 COULEURS SANS AUGMENTATION DE PRIX

PURE LAINE
Costume croisé deux pièces, lourde draperie cheviotée pure laine. Fond gris bleuté mode. Entièrement doublé.
EXCEPTIONNEL
10.770 f.
ESDERS
LE CHAMPION DU beau VÊTEMENT
124, RUE DE RIVOLI MÉTRO CHATELET
67, RUE DE LA RÉPUBLIQUE - LYON
Magasins ouverts tous les jours MÊME LE LUNDI de 9 h. 30 à 19 heures.

ZITA LA ZINGARA
Voyante de tradition. Vos amours, affaires, santé, retour, offert.
CONSULTE TOUS LES JOURS Sauf dimanche et par correspond. 2, rue P.-Bérard, Paris, de 9 à 19. THU. 60-45 (Square Montholon). 9e

PUBLICITE FRANCE DIMANCHE REGIE-PRESSE
75, Champs-Elysées BAL. 12-91 et la suite

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, " gonflé à bloc ".
Il faut que le foie verse chaque jour, un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir.
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous ramènera d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharm. Visa 30 F. 1493.

LES 7 QUALITÉS DU BAS SCANDALE
il est EXTENSIBLE
Un bas fin doit être très extensible pour pouvoir se placer sans le risque d'une maille qui saute. Les métiers sur lesquels est fabriqué le Bas Scandale comportent des fontures d'une largeur exceptionnelle qui donnent à la maille une extrême élasticité. Cette élasticité est indispensable surtout pour le revers qui supporte les efforts de la fixation et moule la partie la plus large de la jambe. Passez donc sans crainte vos Bas Scandale : ils se prêteront facilement à une mise en place parfaite.
Le Bas Scandale n'est pas seulement extensible. Ce qui a fait dès son apparition, son succès, c'est qu'il réunit toutes les qualités du bas parfait. En effet, il est solide, malgré sa grande finesse, il est transparent comme une toile d'araignée ; il chausse parfaitement bien et ne se déplace pas, il adhère impeccablement à la cheville, il est élégant et permet l'harmonie des couleurs. Enfin, il est mat et donne à la jambe le velouté le plus seyant.
un seul bas - 7 qualités
LE BAS Scandale
AVEC LA GAINE SCANDALE
Pub. W. NORDEN 281 G 5